

LE NORD OÙ JE SUIS NÉ

Gaston Tremblay

2019



1 Spectacle de Robert Paquette et amis, janvier 1972 ou 1973

Il s'agit d'une nouvelle version d'un article du même nom que Gaston Tremblay a rédigé pour le magazine *Trente ans de chansons en Ontario français* publié en juin 2001.

Cette nouvelle version s'inspire du manuscrit original soumis à l'Association des professionnels de la chanson et de la musique (APCM) en février 2001. La version publiée de cet article a été éditée pour s'inscrire dans un projet de groupe qui comprenait des articles de plusieurs personnes au sujet des trente ans de la chanson en Ontario français, 1970 à 2000.

Cette nouvelle version a été mise à jour par Gaston Tremblay pour La Slogue de Sudbury dans le contexte de la préparation d'un spectacle hommage à Robert Paquette à la Nuit sur l'étang le 23 mars 2019. Une version abrégée a été publiée dans le programme de la soirée hommage.

Sudbury, Sturgeon Falls, Sault-Sainte-Marie

C'est avec une guitare en bandoulière que Robert débarque à Montréal du bateau, le HMS Homeric, qui le ramenait d'Europe en 1963. La famille Paquette rentre au pays après avoir vécu cinq années en Allemagne, là où le père de Robert, professeur de français de son métier, était directeur d'une école en Allemagne pour l'armée canadienne. Le retour est difficile, la famille doit réintégrer le quartier qu'elle a quitté en 1959. Les amis de Robert ont vieilli, les camarades sont devenus de grands adolescents et la maison familiale a mal vécu ses cinq années en location. Robert passe son été aux travaux ménagers qui s'imposent, à repeindre la maison, à refaire le jardin avec son père, à découvrir Sudbury dont il ne connaît encore rien au-delà du voisinage de son enfance.



Sudbury, qui se targue alors d'être la capitale du nickel, est une communauté dynamique qui a su se tailler à même le roc de son sous-sol une place de choix sur les marchés internationaux. Plus de vingt-cinq mille hommes travaillent à faire tourner ce qui est en fait un seul immense complexe industriel. La ville est ceinturée d'un réseau de chemins de fer privé qui

transporte le minerai des mines vers les plus grandes raffineries du monde. Par ailleurs, en aval du complexe, des « petits chars » déversent la scorie liquéfiée des hauts fourneaux, cette slague en fusion, qui s'écoule sur les pentes des longues dunes noires formées par des années de déversements répétitifs. La nuit, du balcon arrière de la maison, la famille Paquette pouvait voir le ciel s'illuminer d'un rouge industriel. Parfois, selon la pression barométrique et les vents dominants, des nuages de soufre s'abattent sur la ville comme autant de fléaux bibliques ; les enfants s'étouffent, les vieillards crachent du flegme, la peinture des voitures s'écaille et les gazons jaunissent à vue d'œil.

De prime abord, rien ne présage que le bassin de Sudbury deviendra le creuset de la culture franco-ontarienne. Bien au contraire, cette vile dure à cuire cache bien son jeu derrière son masque noir, et se transforme au fil des périodes de prospérité et de conflits de travail en *boom town* du Klondike. En 58, la grève a tant perduré que les mineurs emportent les vaches qui osent sortir de leur grange la nuit. La nouvelle se propage comme un feu de paille, les honnêtes gens ne savent plus quoi penser, des histoires de cow-boys dans leur campagne.

À Sturgeon Falls, les Sœurs grises sollicitent des sous-noirs pour nourrir les familles des mineurs plutôt que les pauvres des missions d'Afrique. Les travailleurs du village remercient le Bon Dieu de travailler dans l'industrie du bois et non dans les mines, loin des patrons américains et des syndicats contrôlés par les anglophones ; ils sont heureux d'être proches de leur paroisse, de leur fabrique, de leurs infrastructures canadiennes qui, de bled en bled, s'étendent sur tout le pays comme un immense rosaire francophone. À cette époque, chaque famille française est un *Ave Maria* retentissant et chaque paroisse est un crédo loyal à la nation canadienne, à la langue française et surtout à la religion catholique.

Le collège

Ce que Sudbury cache, c'est le Collège du Sacré-Cœur, une bouture du Collège Brébeuf de Montréal, qui forme depuis cinquante ans une certaine élite franco-ontarienne. En 1963, les jeunes collégiens sont fiers des exploits de Jean Campeau et de Paul Desmarais et des autres notables qui, en 1963, rentrent à Sudbury pour fêter le cinquantenaire de leur alma mater. Grâce à ce collège, la communauté francophone de Sudbury entretient des liens privilégiés avec les autres maisons d'enseignement de la société de Jésus, qui sont pour la plupart situées dans la région de Montréal. C'est ce chemin de retour qu'emprunte Jean Éthier-Blais, qui a déjà une réputation d'intellectuel en exil. Les Jésuites, eux, assurent depuis longtemps la permanence de la plus vieille paroisse de la ville, Sainte-Anne-des-Pins. L'Université de Sudbury est une partie intégrante de la nouvelle Université Laurentienne. Le père Albert Régimbal S. J. dirige le Centre des Jeunes, un centre culturel qui possède, entre autres, une boîte à chansons que Gilles Vigneault a surnommée La Slague.



Selon la tradition des collèges classiques du Canada français, le collège du Sacré-Cœur se veut la plaque tournante de la culture française dans le Nouvel-Ontario. La direction ne se limite pas à accueillir des événements dans ses murs ou à appuyer les

spectacles de tournée, comme les Jeunesses musicales de Montréal, elle s'y engage de le faire de plain-pied. La fanfare du collège anime toutes sortes d'événements publics et les Compagnons du Sacré-Cœur chantent chaque fois que l'occasion se présente. Les soirées de théâtre du Collège sont appréciées par la population et l'on y célèbre depuis longtemps la Dollard-des-Ormeaux et la Saint-Jean-Baptiste. Pour toute fin pratique, les collégiens et ceux qui vivent dans les environs ont l'impression de vivre dans une colonie éloignée du Québec ou comme on préfère le dire alors : du Canada français.

Comme dans la belle province, le Collège du Sacré-Cœur ratisse toutes les écoles de campagnes pour former son contingent de quelques centaines de pensionnaires ! Le peloton de Sturgeon Falls y fait bonne figure et les étudiants viennent d'aussi loin qu'Earlton et North Bay à l'est et du Sault-Sainte-Marie à l'ouest du collège. C'est ainsi que Pierre Bélanger, Pierre Germain, André Paiement, François Lemieux et Denis St-Jules sont tous pensionnaires, et qu'il se trouve sur les mêmes bancs d'école que Robert Paquette, un externe de Sudbury, plutôt que dans cinq écoles secondaires différentes.

Si les jeunes sont bien encadrés par toutes ces institutions omniprésentes, il demeure que les liens avec les autres francophones sont tenus. Ce n'est qu'en 1958 que la télévision de Radio Canada diffuse ses premières émissions télévisées dans la région de Sudbury. Certes, la programmation est française, mais elle est surtout montréalaise, ce qui est déconcertant pour les auditoires de régions. De plus, pour respecter ses contrats de publicité, la société bloque toutes les annonces commerciales de sorte que le Nouvel-Ontario se retrouve, à chaque pause publicitaire, devant un écran enneigé ou entre les émissions face à face avec une tête de chef indien féroce. Cela confère un air étrange et même surréel à la télévision et contribue à convaincre les

francophones du nord de l'Ontario que la télévision française n'est pas vraiment pour eux. Par ailleurs, les jésuites imposent aux pensionnaires la radio de CFBR, ce qui n'a pas peu d'effet entraîné, car les externes jouent les contrebandiers. On préfère se rassembler à la mezzanine du gymnase avec une bonne collection de 45 tours et le petit *pick-up* des pensionnaires. Inutile de dire que *Les Joyeux Troubadours*, une troupe de clowns chantant qui frappe à la porte radiophonique de tous les foyers canadiens-français tous les jours, ne figurent pas au palmarès de l'époque. À la rigueur, Petula Clark passe la rampe, surtout quand la chanteuse invite les collégiens à sortir flâner dans le *Downtown* de Sudbury, un petit paradis si lointain et si inaccessible pour les pensionnaires.

Mais, d'emblée, ce qu'ils préfèrent c'est le Rock and Roll américain qui correspond beaucoup plus à leur réalité. Les chansons sont plus pétillantes, pleines de vie et même parfois naïves et comiques. Les collégiens raffolent des ballades qui mettent en scène des personnages loufoques comme *Alley Oop* (1960) du groupe Hollywood Argyles ou encore *Big Bad John* (1961) de Jimmy Dean qu'ils adaptent à leur situation pour ridiculiser le préfet de discipline et le surveillant de l'étude de cinq heures. Et pour mieux apprécier leur triste sort de collégien, il y a toujours la possibilité d'entonner avec Ray Peterson les dernières paroles pathétiques de Tommy the *stock-car racer* de la romance *Laura* (1960) :

Tell Laura I lover her
Tell Laura I need her
Tell Laura not to cry
My love for her will never die

Ou encore, d'écouter des chansons qui incitent les jeunes à danser, à se déchaîner, comme le *Limbo Rock* (1962) de Chubby Checker ou *The Monster Mash* (1962) du Bobby Boris' Pickett.

Mais tout cela n'est pas sérieux, ce n'est pas de la culture, c'est de la culture physique ce qui pour des adolescents est une proposition tout à fait acceptable.

Selon leurs professeurs, ce qui reste important pour les Canadiens français, ce sont les valeurs sûres ; la religion, le latin, le chant grégorien et les classiques. Chaque soir, avant d'aller se coucher les collégiens passent à la chapelle pour chanter des psaumes. Depuis longtemps, la messe du dimanche est diffusée sur les ondes de CFBR et, à l'occasion, les jésuites acceptent de réunir pour une émission spéciale de radio tous les collégiens en une seule et grande chorale folklorique dirigée par le père Germain Lemieux :

Mes souliers sont rouges,
Ma mignonne, ma mignonne
Mes souliers sont rouges,
Ma mignonne, mes amours

Pour réussir à faire chanter à l'unisson cette chanson à plus de quatre cents adolescents, il faut une organisation solide, une main de fer dans un gant ecclésiastique. Pour un long moment, il semble bien que rien ne puisse ébranler les institutions qui protègent et encadrent la francophonie canadienne depuis plus d'un siècle. Mais un orage gronde à l'horizon...

En Angleterre, les Beatles écrivent leurs premières chansons ; en Amérique, une génération de baby-boomers idéalistes est en pleine ébullition. On espère, on attend, on cherche du nouveau. Au collège, le préfet s'évertue à calmer François Lemieux, un « vrai garçon » du Sault-Sainte-Marie avec un très sérieux trop-plein d'énergie, qui, guitare au dos, galope dans les corridors comme un chanteur western déchaîné. Dans le dortoir, André Paiement sort son petit ukulélé à quatre cordes de sa grande valise de collégien. Il y pense depuis une semaine, et décide de foncer au risque et de subir les moqueries, car sa toute petite guitare hawaïenne n'a que quatre

cordes. Elle est un peu à son image, car André qui n'a alors que treize ans est certainement le plus petit garçon du groupe.

Premières prestations

Au sous-sol, dans la salle réservée aux joueurs de hockey Robert Paquette pince délicatement les cordes de sa guitare acoustique rouge de Belgique pendant que François Lemieux tente d'accorder sa guitare à douze cordes. Le petit dernier, André Paiement, un peu plus timide, hésite à se joindre à eux, mais à la dernière minute il se joint à eux pour former le trio du vestiaire de hockey. Ils sont là pour improviser, rien de compliqué, pour faire passer le temps. Ils ne savent pas encore que les trois prochaines années marqueront leur vie, que, dans ce collège, ils rencontreront les camarades qui deviendront leurs collègues et les cofondateurs de la Coopérative des Artistes du Nouvel-Ontario. Si l'on se rappelle facilement les noms de ces trois guitaristes du samedi, il est possible de savoir le nom des autres personnes, dont Gaston Tremblay, qui s'arrête pour écouter ce spectacle spontané. Par contre, on sait que Pierre Bélanger (comédien et administrateur), Claude Belcourt (musicien et éditeur), Michael Gallagher (comédien et artiste visuel), Pierre Germain (comédien et musicien), Donald Laframboise (musicien et technicien), Pierre Lebel (bassiste et avocat) Denis St-Jules (comédien et écrivain), Jean Castonguay (chanteur, guitariste et technicien de théâtre) sont parmi les étudiants que l'on rencontre régulièrement au collège. Ces étudiants ne sont pas là par hasard, le collège recrutant ses étudiants dans tout le Moyen Nord. Comme au Québec, l'objectif premier de ce collège classique est de former des professionnels (des prêtres, des avocats, des professeurs et des professionnels de la santé) et l'on choisit les étudiants en conséquence. Entre autres, ceux qui

savent bien s'exprimer ont une meilleure chance d'être admis, étant donné les exigences de ces métiers.

Si les frais de scolarité sont élevés, le Collège n'est pas pour autant une colonie de vacances pour multimillionnaires. Au contraire, ici, les grands travaux passent par la corvée générale des collégiens : nettoyages des terrains au printemps, constructions de piscines et montage, démontage et entretien des patinoires et parfois, le montage de la scène à l'italienne dans le grand gymnase. Pour faire du théâtre au collège, il fallait savoir improviser : construire la grande scène avec les planchers d'un ancien jeu de quilles, coudre et monter les rideaux de scène de jute patenter des lampes avec des cannettes de jus de tomates, des rideaux avec des rouleaux de jute brune et commerciale, on permettait aux étudiants d'écrire leur propre pièce. Les soirées de théâtre sont tout un événement, et tous y sont conviés, sinon embrigadés.



Figure 2 La scène montée de toutes pièces par les étudiants et au centre du proscénium le trophée.

Toutes les classes du collège doivent monter et présenter une pièce lors d'une soirée éliminatoire pour déterminer quelles productions seraient présentées au public. C'est à cette occasion qu'André Paiement sort de l'ombre, le premier rôle qu'il tient dans le mariage de Paluche lui permet de se libérer des chaînes de l'anonymat et prendre le contrôle de la scène. Son interprétation de Paluche est géniale, il occupe la scène avec un personnage qu'il crée en s'inspirant des gamins de la série *Little Rascal*, qui passent régulièrement au cinéma du samedi. Plus petit que ses confrères de classe, perdus dans un pantalon trop ample retenu par de grandes bretelles, il a un sens inné du public et il se sert de tout ce qu'il a pour le faire marcher. Il se fait littéralement « claquer les bretelles » toute la soirée, c'est ainsi qu'il ponctue son discours et son jeu, au grand plaisir de la foule qui s'esclaffe à chaque fois. André continuera de faire du théâtre au collège, mais malgré sa sortie fulgurante, il n'arrivera pas à se faire une place dans la troupe officielle du Collège.

La troupe du collège

C'est sur cette même scène que Robert Paquette fera ses débuts sur les planches. Il connaît un certain succès, un peu moins éclatant que ses copains, mais plus durable. Il aura donc l'occasion de travailler avec les meilleurs metteurs en scène de Sudbury comme le père Amédée Dupas et son neveu, René Brodeur, et avec des comédiens de la trempe de Donald Obonsawin, Ronald Dupuis, Robert Arseneault et le grand Jean-Guy Brosseau. Ensemble, ils remporteront plusieurs honneurs au Festival Sears.



Figure 3 Père Amédée Dupas, Donald Obonsawin, Robert paquette, Ronald Dupuis, Robert Arseneault; et, à l'arrière, Jean Guy Brosseau et René Brodeur.

En plus d'être une partie intégrante de la troupe Robert a été pendant ses dernières années au Collège co-rédacteur du journal des étudiants, *Le lien*, avec Claude Belcourt. Ils devaient en plus de la rédaction assumer la direction financière et assurer le financement du Journal. Ce qui laisse prévoir qu'ils joueront au Lambda de l'université Laurentienne en 1970-1971.

Les Zodiacs et les Chats Huteurs

Entretiens, Robert collabore avec ceux qui aiment faire de la musique, les choses se formalisent et ils fondent avec Robert (Rock) Rocheleau et Jean Castonguay un orchestre qu'ils nomment *Les Zodiacs*, qui deviendra avec l'arrivée de Michel Villeneuve *Les Chats Huteurs*. Un peu plus tard, le groupe rassemblera Robert, Claude Belcourt, Pierre Lebel et surtout Jean Castonguay qui a une voix exceptionnelle de jeune soprano. Ils présentent un programme de

chansons folkloriques, françaises et québécoises que Jean interprète et quelques chansons américaines que Robert se réserve.

En fait, depuis le printemps de 1963, Radio Canada diffuse sur ces ondes *Jeunesse Oblige* une émission qui connaît un succès fou parmi les jeunes — même à Sudbury — qui sont surpris de découvrir une musique française jeune, dynamique et populaire. Les *fans* américains sont connus pour se lancer à la poursuite des vedettes, mais on n'a jamais vu des spectateurs francophones réagir de cette façon. Les jeunes Sudburois sont abasourdis par la réaction des jeunes Montréalais aux spectacles pop diffusés à la télévision.

L'émission est animée par les vedettes de l'industrie du spectacle québécois, on y invite de jeunes artistes des régions et chaque année on tient une compétition nationale pour choisir le meilleur groupe d'amateurs du Canada. Les Chats Huteurs se représentent eux-mêmes et leur candidature est retenue. Les choses vont très vite : premier voyage en avion, limousine sur le tarmac, une nuitée mémorable à l'hôtel Reine-Élizabeth et une vedette de la télévision qui les accueille au studio. Quelques instants avant le rideau, le régisseur leur annonce dans les coulisses que les costumes sont de mises pour les musiciens. On raconte des histoires au régisseur, « les costumes ont été perdus... ». Finalement, les organisateurs acceptent et les Chats Huteurs montent en scène comme ils sont pour chanter la chanson *Aline* de Christophe et quelques autres chansons de leur répertoire. Le voyage sera leur plus grande récompense, un groupe trompettistes remporte les honneurs. Les Chats Huteurs ont tout de même la deuxième place pour tout le Canada, et ils ont vécu leur première expérience « professionnelle ». Entre autres, ils ont appris l'importance qu'avait un costume de scène dans les années soixante.

À cette époque que le secrétariat d'État et le Conseil des Arts du Canada appuient les tournées pancanadiennes des artistes du Québec. C'est ainsi que Pierre Calvé, Pauline Julien, Félix Leclerc, Monique Leyrac, Claude Léveillé et Gilles Vigneault étendent leur circuit de tournée pour inclure le Nouvel-Ontario. Ils apportent la chanson française, la chanson à texte, un genre qui connaît aussi un succès certain aux  tats-Unis. On pense évidemment à *Like a rolling stone* (1965) de Bob Dylan, *The Sounds of Silence* (1966) de Paul Simon et à *California Feeling* (1966) du groupe The Mamas and the Papas. C'est la réponse américaine à l'invasion des Beatles, qui somme toute, au début, ne fait que remplacer la musique pop nord-Américaine. En français il y aura *Quand les bateaux s'en vont* (1962) de Pierre Calvé et Gilles Vigneault, *Les vieux Pianos* de Claude Léveillé qui fut pendant plusieurs années le « pianiste » d' dith Piaf. Les chansons sont plus réflexives, plus sérieuses, poétiques et invitent même à la méditation.

Malgré cette nouvelle tendance, c'est une chanson légère et même comique que choisira Robert Paquette pour lancer son nouveau groupe, The Marketville Riot. En fait, il admet volontiers que son *Charlie Brown* est une réponse personnelle à la chanson à succès *Snoopy versus The Red Baron* (1966) du groupe The Royal Guardsman, qui a exploité avec succès le personnage de Snoopy, le chien de Charly Brown de la bande dessinée *Peanuts* de Shultz. Pour l'endos, il crée une chanson plus intimiste à l'honneur d'une jeune fille, Jan, que Robert a rencontrée au Festival Sears de Waterloo où la troupe du collège a remporté la première place. Par ailleurs, le groupe de Robert qui s'appelle maintenant The Marketville Riot prend un tournant beaucoup plus populaire. Pierre Lebel, Claude Belcourt, Michel Villeneuve et Burt Forster forment désormais le groupe avec Robert, qui remplace Jean Castonguay au microphone, car ce dernier quitte le groupe pour suivre une chanteuse au Québec.

Fort de leur expérience structurante à la télévision (et au théâtre Sears), le groupe décide de se donner un costume tout à fait distinctif, ils demandent à leur mère de leur confectionner des habits de style Louis XIV : des souliers français avec boucles, de bas blancs jusqu'aux genoux, des pantalons bouffants de soie doré, des chemises blanches d'époque, des jabots de dentelles et de longues redingotes de couleurs assorties. Un *look* particulier pour un groupe qui chante essentiellement de la musique rock d'origine américaine et anglaise dans le marché rural et industriel du Nouvel-Ontario.

Pour Robert, cette expérience avec Les Chats Huteurs et les Marketville Riot fut formatrice, car à l'époque les danses dans les écoles secondaires étaient un réseau très important. C'était pour la plupart des clubs pour les moins de 21 ans, il n'y avait pas d'alcool et l'atmosphère était bon enfant. Les groupes, que Robert dirigeait, étaient bien côtés auprès des jeunes, ils se comparaient favorablement avec les « bands » de Toronto et on l'invitait souvent à l'émission Teen Talk de CKSO, à l'émission de Monique Cousineau à CFBR ou encore à animé les danses télévisées dans les écoles. Ce fut pour Robert l'occasion d'acquérir beaucoup d'expérience de scène et de gestion de foule.

Le centenaire

À l'époque, une vague d'idéalisme déferle sur l'Amérique. Tous les yeux sont braqués sur San Francisco, les jeunes rêvent de se glisser une fleur dans leur tignasse et de partir en auto-stop vers le carrefour Haigh-Ashbury, là où l'amour est libre, gratis et sans attaches. Le mouvement hippy est jeune, il est encore empreint d'un air naïf, pur et généreux. Au Canada, The Pied Piper du centenaire bat la marche avec son *Ca-na-da song*, on l'entend à la radio, on le voit partout

sous forme d'affiches et dans les journaux, et surtout : à la télévision où il mène un groupe The Young Canada Signers à travers vals et vallons. L'effet est spécial et surtout très entraînant.

Ca-na-da
One, two three, four little Canadians
We love thee

Malgré tous les événements du centenaire, c'est l'Expo 67 qui retient l'attention. Pour les Canadiens, Terre des hommes est l'expression de leur optimisme, de leur jeunesse, de leur savoir-faire et de leur fierté. À Sudbury, la ville fera construire un amphithéâtre dans un parc sur les rives du lac Ramsey, un lieu magique qui deviendra le foyer du Festival Boréal/Northern Lights en 1972. Pour les Canadiens français, c'est enfin la chance d'occuper le centre de la scène, Montréal est alors le lieu d'innovation au Canada et le point de mire des médias internationaux. À Sudbury, les francophones doivent faire le deuil d'un établissement important à la survie de la culture française.

La fermeture du Collège

À Sudbury, on n'a guère le cœur à la fête, car l'annonce de la fermeture du Collège du Sacré-Cœur signale la fin d'une époque. La fin du Canada français tel qu'il fut à Sudbury, car le Collège était une des institutions les plus importantes de la francophonie du Nouvel-Ontario. Les collégiens avaient vraiment l'impression de vivre dans un monde à part, dans un monde privilégié où la langue et la foi les guident dans leur quête d'idéal. Depuis cinquante ans, les Jésuites font pour les francophones de Sudbury ce que le gouvernement de l'Ontario a toujours refusé de faire : l'Éducation secondaire et universitaire et grâce au Centre des jeunes, l'animation sociale de la minorité. Si le Québec, après le démantèlement de sa propre société cléricale hypertrophiée, a su s'investir dans un projet de société moderne et laïque (l'Expo 67 en

témoigne), cela s'avère impossible pour les francophones de l'Ontario qui ne forment pas la majorité ontarienne. Malgré cela, les étudiants du Collège décident de faire une marche pour protester la fermeture de leur alma mater. Le père principal, Stéphane Valiquette, leur donne la permission et se joint à eux. La marche se termine dans un cinéma du centre-ville, où les étudiants du Collège doivent écouter le sempiternel *God Save the Queen*, avant leur rencontre.

André Paiement

Certains collégiens retournent chez eux bredouilles, ils doivent continuer leurs études dans les écoles secondaires anglaises de leur communauté tandis que d'autres poursuivent leurs études à l'université. François Lemieux suivra un parcours bien à lui, il ira travailler dans les mines de Garson-Falconbridge pour un an avant de s'inscrire à l'École normale (Science de l'éducation) de Sudbury. Denis St-Jules complètera ses études secondaires au Sudbury High School. Par ailleurs, plusieurs collégiens choisiront le collège Notre-Dame. C'est ainsi qu'André Paiement retourne à Sturgeon Falls, ce qui est un moindre mal, car dans cette ville la paroisse est toujours le centre d'une vie communautaire où le français a droit de cité. Pendant l'été 67, il travaille pour la paroisse, apprend à jouer de la batterie et visite l'Expo universelle avec son cousin. C'est dans un club de discussions religieuses, les TACS, qu'il retrouve d'anciens camarades du collège. Certains anciens poursuivent leurs études à l'Université Laurentienne tandis que d'autres complètent leur secondaire au *Sturgeon Falls-High School*, une école de langue anglaise de 1 300 étudiants dont 85 % des étudiants sont francophones. Pour lui, qui a toujours étudié dans des écoles catholiques et françaises, c'est une toute nouvelle expérience qui commence. À l'automne, il écoute volontiers Gilles Vigneault, Pierre Calvé et Claude Léveillé, une musique qui correspond entièrement à sa formation, par contre, il sera renversé lorsqu'il

entendra pour la première fois le *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* des Beatles. Pour lui, c'est une épiphanie, c'est la musique du futur, il embarque et suit volontiers la mouvance psychédélique de l'époque, tout en rêvant de fumer son premier joint, tout en continuant de participer aux activités de sa paroisse.

Dans la vie, il reste partagé. D'une part, il veut poursuivre ses études et devenir un homme sérieux, un bon père de famille bien rangé, avec un métier professionnel, et d'une autre, il rêve de devenir musicien. Pour lui, la musique est une manière de communiquer : pour s'expliquer, il s'assoit volontiers au piano et improvise des petites mélodies tout en racontant ce qu'il veut dire. Plus tard, en 1972, il écrira à un de ses amis « Je fais du théâtre parce que je suis menteur et de la musique parce que cherche l'authenticité. » Pour ses amis, sa destinée est tellement évidente, que pour son dix-huitième anniversaire, plusieurs d'entre eux se cotisent pour lui acheter sa première guitare. André pourra enfin apprendre à jouer de cet instrument, car il y a longtemps qu'il a délaissé son petit ukulélé désormais controversé depuis le succès phénoménal de Tiny-Tim.

Malgré ses goûts pour la musique expérimentale, André Paiement ne côtoie pas le milieu artistique et littéraire de la Laurentienne. Il est en amour, il a des projets de mariage et il veut devenir traducteur. De plus, certains étudiants de la Laurentienne adoptent des accents de la rive gauche de Paris plutôt que de parler leur propre langue, ce qui lui déplaît énormément. Donc, même si La Troupe universitaire prend un tournant moderne en montant, sous la direction de Fernand Dorais, un *Happening* selon les méthodes de théâtre américain, il ne se joint pas à la troupe. Il croise tout ce beau monde dans les corridors, il admire Robert Paquette de loin, mais il est à son affaire et se présente volontiers comme Andrews-Pablovich, étudiant de russe.

Robert à l'Université Laurentienne

Entretiens, Robert Paquette s'inscrit à l'Université Laurentienne où il entreprend un baccalauréat spécialisé en littérature française. Par ailleurs, cela est paradoxal, car il est toujours le chef de l'ensemble The Riot, son groupe rock qui a laissé tomber les costumes Louis XIV et une partie de son nom pour devenir un groupe exclusivement dédié à la musique rock américaine et anglaise. Désormais, ce sont Jacko Chartand et Denis Castellan (qui sera remplacé par Rick Panis) qui complètent le trio. Le groupe devient extrêmement populaire sur le circuit des danses de fin de semaine, ce qui l'amène entre autres à la JEC (Jeunesse étudiante catholique) de Sturgeon Falls où certains de ses amis vont danser tous les samedis soir. Mais, Robert Paquette participe toujours au *Coffee House* de l'Université de Sudbury où ils retrouvent des camarades comme Pierre Germain et Denis St-Jules qui participent au *sing-along* qui s'inspire plutôt du folk rock américain et de la chanson québécoise. Cela lui donne l'occasion de renouer avec les membres de la troupe universitaires qui ont acquis une réputation nationale sous la direction de Gilles Garand, S.J. libérée du carcan du Collège, la troupe comprend maintenant quelques femmes et l'on remarque la présence d'Hélène Gravel qui, à elle seule, assurera la formation de la deuxième génération de comédien du Nouvel-Ontario. Si Robert oscille et hésite entre les milieux de la musique commerciale nord-Américaine et celui de ses origines françaises. Par contre, la problématique d'être, ou de ne pas être musicien, ne se présente pas à lui. Dans son cas, la question est tranchée depuis longtemps : il sera musicien. D'ailleurs, il travaille professionnellement depuis plusieurs années dans ses orchestres. Mais, sa voie n'est pas encore choisie, il étudie la littérature française, mais ce qu'il préfère c'est la musique nord-Américaine.

Carrière musicale

Cette dernière se transforme, même si la veine Folk-Rock continue de se développer, notamment avec l'arrivée de Crosby, Stills & Nash et de Cat Stevens, c'est le Heavy Rock qui commence à s'imposer. Il est plausible de penser que l'Amérique, suite à tous les événements violents des années soixante, a en quelque sorte perdu son innocence ; les morts de John et Robert Kennedy, de Martin Luther King, la répression ouverte des noirs, la guerre contestée du Vietnam, l'économie qui s'essouffle : tout conspire à détruire le rêve américain. Le monde de la musique s'en ressent ; à l'avant-scène, les *Flower Peoples* des années soixante sont remplacées par les *Acid Heads* des années 70. Des chansons, comme *Are you experienced?* de Jimmy Hendrix, vont tout droit au but :

If you can just get your mind together
Then come on across to me
We'll hold hands and then we'll watch the sunrise.
From the bottom of the sea
But first, are you experienced?
Have you ever been experienced?
Well, I have.

Les artistes ne se cachent même plus pour fumer leur joint et de plus, ils en parlent ouvertement dans leurs chansons. Hendrix s'acharne à bâtir autour de ses chansons une atmosphère surréelle, elles sont imprégnées de texte mystérieux et Hendrix n'hésite pas à utiliser les nouveaux filtres électroniques qui existent pour ajouter une dimension sonore mystérieuse et opaline à ses œuvres. Enfin, sa maîtrise de sa guitare Fender Stratocaster est à l'époque inégalée. Jimmy aura l'effet d'une comète sur le milieu, il entre en scène au Monterey Pop Festival (juin 1967) en mettant le feu à sa guitare et il tire sa révérence le 18 septembre 1970, à l'âge de 28 ans et quelques mois. C'est le genre de musique qu'André Paiement préfère en 1968, s'ajoutent à cela des classiques

comme le solo *Toad* (1967) de Ginger Baker et The Cream ou encore *In-a-gada-da-vida* (1968) d'Iron Butterfly, la plus *heavy* des chansons de l'époque.

Au Québec, Robert Charlebois, Yvon Deschamps, Louise Forestier et le Jazz libre du Québec présentent, *L'Osstidcho* (1969), un spectacle d'improvisation qui redéfinira le domaine du possible de la musique québécoise. Le jocal, l'humour, le rock, les monologues s'entremêlent pour créer un grand happening qui provoque les spectateurs et les critiques. Le spectacle connaîtra un succès phénoménal et Robert Charlebois et Michel Pagliaro deviendront des vedettes internationales du jour au lendemain. En France, Michel Fugain s'apprête à lancer son disque *Un enfant dans la ville* (1970) qui sera suivi par *Fugain et le Big Bazar* (1972). Par ailleurs, Alan Stivell se taille une place particulière dans le monde musical en France et dans le monde. De plus en plus, le Rock, sonne aussi bien en français qu'en anglais.

Moé j'viens du Nord, 'stie

Les étudiants du Collège ont tous vécu différemment cette expérience, certains ont réussi à recréer les structures du collège à l'université de Sudbury et à l'Université Laurentienne, cela explique par exemple pourquoi les meilleurs comédiens (Robert Arseneault, Réal Brisson et Claudette Raymond) du Collège se sont tous retrouvés dans la Troupe universitaire sous la direction de Gilles Garand en 1968. L'hégémonie de ce groupe qui connaît un succès pancanadien 1967-1968 a poussé les autres à suivre des voies moins conventionnelles, plus éloignées de la culture Canadienne française. C'est particulièrement le cas pour Robert Paquette, André Paiement et Pierre Germain. D'ailleurs, ce sera la voix que choisiront les membres de la troupe en acceptant de créer et de jouer un Happening FO (franco-ontarien) en 1968-1969.



Au printemps 1970, après le succès controversé de la pièce de l'année précédente, la troupe universitaire éclate. Parce que les principaux acteurs qui ont fini leurs études quittent l'Université Laurentienne, mais aussi parce que le *Happening* qui portait sur l'histoire canadienne avait choqué plusieurs personnes. Par son contenu nationaliste et féministe pour certains, et par sa forme éclatée pour d'autres. En fait, la troupe s'est refermée sur elle-même, en présentant son happening introspectif dans la salle à manger des étudiants plutôt que sur une des scènes théâtrales de l'université ou en compétition dans le réseau des universités canadiennes, ou encore, tout au moins, en tournée dans le Nouvel-Ontario.

À la rentrée de 1970, la troupe était en mauvaise posture, par rapport à sa propre réputation. C'est un ancien du Collège, Pierre Bélanger, qui prend la direction de la troupe. Le reste de l'histoire est dû un peu au hasard, mais aussi à la dynamique d'éclatement sociale qui a suivi la fermeture du collège.

Pierre Bélanger sera le catalyseur, et c'est lui qui invitera Pierre Germain et Robert Paquette à se joindre à sa nouvelle troupe, c'est-à-dire à son projet spectacle de création. Pierre Bélanger est le fils d'un homme d'affaires et maire d'Earlton, un petit village d'agriculteurs francophones au nord de North Bay. Il revient de Laval où il a fait des études de deuxième cycle en sociologie. Malgré le fait qu'il n'a pas son doctorat, il réussit à décrocher un poste de chargé de cours, ce qui lui donne une certaine sécurité qui lui permettra de passer à l'action. Pendant

l'été, il s'est rendu sur la côte ouest-américaine où il a vu des créations collectives et il rêve de faire la même chose à Sudbury.

Toronto here we come!

Le hasard voudra qu'André Paiement et Robert Paquette se rencontrent au plein milieu d'une révolution étudiante orchestrée par les anglophones de l'Université Laurentienne qui veulent la tête d'un certain monsieur Mullins, recteur de l'université. Les Anglais sont partout, ils crient comme des déchaînés : « Student Power! Down with Mullins ! Student Power! Student Power! » Étant donné qu'il est impossible de s'inscrire avant la semaine suivante, André et Robert décident de partir sur-le-champ pour Toronto. Robert a déjà rencontré Pierre Bélanger, et il a entendu parler de la pièce *Hair* que tous les membres de la troupe précédente ont eu la chance de voir grâce au voyage organisé par le père Fernand Dorais. Robert est curieux, il veut voir cette pièce dont tout le monde parle et de plus son expérience avec le groupe Riot tire à sa fin, il a le goût de se relancer sur une nouvelle piste. André, Robert et Gaston Tremblay foncent sur Toronto laissant derrière eux les Anglais dans leur poussière révolutionnaire. Ils rencontrent Michael Gallagher et assistent au spectacle *Hair* qui ne les déçoit pas : la salle plus que bourgeoise du Royal Alexandra est traversée en son centre par des échafauds d'éclairage, de jeunes comédiens à moitié nus se balancent lascivement au-dessus de la foule. Ils ne descendent que pour invectiver les hommes d'affaires ou pour faire des propositions lascives à leurs épouses. L'heure est au scandale, le tout rythmé sur une musique endiablée. En fait, la pièce est une série de tableaux musicaux qui intègrent jeux, paroles, musique et danse. Le lendemain, le groupe de Sudbury se retrouve dans la première rangée du Cinérama de Toronto pour voir l'autre spectacle de l'année : *2001, A Space Odyssey*. Ce film impressionnera profondément André Paiement qui appréciera

l'intégration de la musique classique à ce film qui est alors à la fine pointe de l'industrie. C'est un mariage parfait du classicisme et du moderne. Le voyage de retour se fait de nuit, on échafaude donc des plans pour le spectacle à venir.

Dès les premières réunions de la troupe, il est évident qu'il se forme autour de Pierre Bélanger un esprit d'équipe particulier, ceux qui ne sont pas du collège se rallient volontiers au groupe. Deux événements marqueront profondément les comédiens pendant la période de création. Le département de français est alors dirigé par des Français, ils avaient réussi à embrigader les premières générations de collégiens, mais celle-ci s'avère un peu plus récalcitrante. Le conflit s'orchestre autour d'un cours obligatoire de diction que le département veut imposer à tous les Franco-Ontariens. De plus, le directeur du département refuse d'inclure au programme des cours de littérature canadienne. Les étudiants font la grève, le directeur se voit obligé de démissionner et cela a un impact positif sur le groupe qui se sent maintenant solidaire de la cause canadienne-française et québécoise, car à l'époque, les deux sont encore intimement liées.

La crise d'octobre

La Crise d'octobre change la donne, les événements se précipitent, l'armée entre dans Montréal ; lors d'une période de rédaction de textes, Gaston Tremblay et André Paiement subissent une descente de deux officiers de la gendarmerie royale qui ne sont pas du tout intéressés par les odeurs de hachich qui flottent dans la pièce. Ils s'intéressent plutôt aux contacts et aux allées et venues des deux comédiens et au surtout au sujet des autres jeunes travailleurs québécois dans la résidence. À cet égard, un silence gênant flotte au-dessus de la troupe, on sent qu'il y a là une certaine sympathie pour les compatriotes du Québec et pour les confrères de la

contre-culture nord-américaine qui se porte très bien dans l'île de Montréal. Cependant, personne n'avait prévu que les geôliers aillent aussi loin. C'est tout probablement de cette expérience traumatisante qu'est sortie la formule qui fera le consensus. C'est Pierre Bélanger qui formule le premier la position du groupe en disant à qui veut bien l'entendre : « Nous sommes des révolutionnaires sereins ! » Le message est clair, le groupe se conçoit comme une partie intégrante du mouvement hippy, distincte par sa culture francophone, mais attachée aux valeurs de la culture nord-Américaine, en commençant par la non-violence.

Il est important de noter que tous les membres de la troupe sont bilingues et même, si l'on tient compte de la différence canadienne, triculturels, la culture américaine n'est pas pour eux une culture exotique que l'on étudie dans un cours de Culture américaine 101, bien au contraire, elle est une réalité de tous les jours. Les films, la musique et la littérature américaine dominent la place publique du Canada anglais, pour se démarquer les Canadiens anglais doivent s'identifier comme tels, sinon ils disparaissent dans la mêlée. Neil Young, du groupe Crosby, Stills, Nash & Young, est canadien, mais ce n'est pas de notoriété publique. Ceci est particulièrement vrai parmi les adeptes de la contre-culture nord-américaine qui adoptent une posture antigouvernementale : le *Peace and Love* se veut international surtout après la révolte des étudiants français en mai 1968. Pour leur part, les Franco-ontariens sont tiraillés entre trois pôles : c'est comme s'ils étaient suspendus au centre d'une pyramide à trois faces. D'une part, l'attrait de la culture américaine et d'une autre celle de la réalité canadienne ; d'autre part, c'est la proximité (partage des origines, des croyances et de langue) de la culture québécoise qui forme l'autre pôle d'attraction. Les Sudburois sont suffisamment loin de Montréal, de Toronto et de New York pour qu'ils ne subissent pas les influences institutionnelles des métropoles. Il est plus facile de fonder une

troupe de théâtre où il n'y en a pas que de se faire une place distincte à l'ombre de la métropole culturelle d'un pays.

Moé j'viens du Nord 'stie

C'est dans ce vacuum d'après grève que s'érigera le pôle de l'identité des Franco-Ontariens, c'est en criant *Moé j'viens du Nord 'stie* qu'ils découvriront que leur identité passe par le centre de leur espace culturel. Que c'est en acceptant leur réalité canadienne, leur origine québécoise et leur culture américaine qu'ils peuvent retrouver l'apex de la pyramide, là où l'étoile du nord a toujours été et là où elle sera toujours. La nouvelle pièce est française, la forme est américaine (création collective, présentation multimédia, musique rock,) et la thématique populaire ancrée dans la réalité de l'ici et maintenant du Nouvel-Ontario. Roger Bernard dit qu'on ne naît pas franco-ontarien, on le devient. Sans entrer dans les détails, le sens de son affirmation est que les minoritaires doivent choisir de s'intégrer au mouvement de masse de la majorité qui les entoure ou au groupuscule de la minorité dont ils sont issus. Cette adhésion doit être suffisamment forte pour qu'ils décident de passer à l'action afin de préserver ce qu'il y a de distinctif dans le groupe.

En ce qui concerne la musique, certaines décisions eurent un impact sur la suite des événements. Premièrement, on opta pour un orchestre « live » plutôt que des bandes sonores, cela donne une ampleur particulière au spectacle qui comprend dès lors sept comédiens, cinq musiciens et quelques techniciens. Robert choisit d'inviter Jacko Chartrand le bassiste et le batteur du groupe RIOT à se joindre au groupe, ce qui donne automatiquement une cohésion et une puissance à l'ensemble. La flûte traversière à la Jethro Tull de Pierre Germain ajoute un élément tout à fait original au groupe, du point de vue sonore et visuel. Le groupe est caché

derrière un rideau de tulle à l'arrière-scène et il disparaît lorsque l'éclairage est braqué sur les comédiens pour ensuite réapparaître en ombres chinoises lorsque l'éclairage s'élève au lointain et la silhouette endiablée du flûtiste penché sur son instrument ajoute une dynamique particulière à l'image. La troupe a accès aux équipements du groupe RIOT, c'est donc un mur de son que les spectateurs entendent lorsque les musiciens apparaissent. L'écran sert parfois à projeter des diapositives synchronisées au rythme de la musique et aux autres images qui apparaissent sur les deux grands écrans qui flanquent la scène. C'est un feu roulant d'effets sonores et visuels, ce qui, à l'époque, est tout à fait inattendu au théâtre, qu'il soit régional ou non.

Le spectacle et la chanson *Moé j'viens du Nord*, *'stie* connaissent un succès fou. Surtout auprès des jeunes de Sudbury, North Bay, Timmins, Kapuskasing et Hearst. Ce qui fait sa force ce n'est pas le raffinement de sa forme, car somme toute, ce spectacle est à peine dégrossi. C'est plutôt la puissance de la musique et la pertinence des thèmes qui dérangent les autorités et qui fascinent les jeunes. Comme partout ailleurs en Amérique les étudiants s'identifient aux artistes qui parlent par les images et la musique de choses qui leur tiennent à cœur :

Du pot, du pot, on fume du pot
D'la booze, d'la booze, on boit d'la booze
On fume du pot, on boit d'la booze
On est tous des détraqués, fourrés

Faute de profondeur philosophique, ce texte est du moins rassembleur. L'expérience fut électrisante, tellement que quelques-uns des comédiens décident de continuer l'expérience en fondant le Théâtre du Nouvel-Ontario au printemps de 1971.

Le théâtre du Nouvel-Ontario

La troupe créera et montera une nouvelle pièce intitulée *Et le septième jour*. C'est Pierre Germain qui écrit le scénario de base : un « speed freak » se meurt et le spectateur assiste à ses sept derniers jours, à sa réconciliation avec ses amis, ses parents et sa culture. Jean-Paul Gagnon assurera la mise en scène, André Paiement finalisera le texte, tandis que Robert Paquette et Pierre Germain composent la musique. C'est un thème tout à fait américain. On est en 1971 et la contre-culture est en perte de vitesse, la musique rock a perdu coup sur coup trois de ses plus grandes vedettes ; Jimmy Hendrix, Janis Joplin et Jim Morrison, tous morts d'une overdose de drogues. Curieusement, plutôt que de s'inspirer de ce genre de musique, le groupe emprunte une tout autre piste musicale, celle de la musique folk rock. En écoutant *Mes amis* la chanson thème de la pièce :

Mes amis sont tous partis sur un voyage
Sonore de cacophonie.
Charbonneau est un peu chaud
Linda la bohème m'écrit un poème et cela
Est un peu vague.

En écoutant cette chanson, on est frappé par la ressemblance thématique et musicale avec la chanson *Our House* (1970) de Graham Nash (*Déjà vu*, Crosby, Stills, Nash & Young) :

Our house
Is a very, very, very fine house
With two cats in the yard
Life used to be hard
Now everything is easy cause of you.

On sent un effort concerté pour simplifier la thématique, pour ramener la vie aux choses importantes, l'amitié, l'amour et une certaine réflexion sur la vie et la mort, pour distiller la musique à sa plus simple expression sans pour autant abandonner le registre du rock de l'époque.

La tournée du *Septième Jour* connaît un succès phénoménal, surtout dans l'Est et dans le Sud de l'Ontario.

En moins d'un an, la troupe et les artistes ont donc eu l'occasion de créer et tourner deux spectacles originaux dans plus de vingt villes ontariennes. La toute nouvelle troupe acquiert une telle notoriété que le Théâtre passe-muraille de Toronto l'invite à présenter son spectacle sur le toit de la résidence Rochdale au cœur de Yorktown, la Mecque culturelle des hippies canadiens. Si la troupe réussit à se faire connaître, il en va de même pour les comédiens et les musiciens.

André Paiement, comédien

André Paiement, joue le tout pour le tout et il décide de laisser ses études pour se faire comédien. Il réussira à convaincre L'Université Laurentienne de l'embaucher pour pourvoir le poste de directeur que Pierre Bélanger a laissé libre. Parmi les étudiants qu'il dirige, il découvre deux de ses futurs collaborateurs ; Marcel Aymar, un Acadien qui est venu étudier à Sudbury, et Daniel Jacques, un jeune marginal à la tignasse ample et super-blanche de la région de Hull-Ottawa. Ensemble, en adoptant les méthodes de la troupe de l'année précédente, ils créeront la pièce *Pépère Parent* dont la thématique et la chanson éponyme s'inspirent de l'histoire traditionnelle et même folklorique. C'est l'histoire de deux vieux bûcherons qui arrivent en ville, mais en écoutant la chanson on note que la musique est aussi moderne que la mise en scène de la pièce. Cette utilisation systématique de deux codes (dans ce cas, un thème folklorique abordé avec une approche moderne) est un procédé qu'André retiendra souvent et qui le servira bien tandis que Robert Paquette aura plutôt tendance à s'inscrire carrément dans la modernité.

Festival de Granby

Robert, par ailleurs, a eu le temps de finir ses études. Il peut donc partir à l'aventure, c'est-à-dire entreprendre un voyage en Europe qu'il planifie depuis plusieurs années. C'est Monique Cousineau qui le convainc de s'inscrire aux éliminatoires du festival de Granby qui ont lieu au Centre des jeunes. Sa candidature est retenue et il se doit donc de retarder son voyage pour préparer la compétition qui a lieu au mois de novembre à Granby. Robert s'y présente avec Donald Laframboise et Pierre Germain. Lors de la finale, il remporte la deuxième place. Quelque peu déçu, il part pour l'Europe en ne sachant pas qu'un superbe emploi l'attend au Théâtre Populaire du Québec, à son retour.

CANO : La coopérative

Par ailleurs, au printemps de 1971 et tout au long de l'été, Pierre Bélanger et ses amis veulent acheter une ferme dans la banlieue éloignée de Sudbury. Le plan est de lancer une coopérative où les artistes du groupe pourraient se retirer pour poursuivre leurs projets, sans pour autant s'éloigner de la ville. Une vingtaine de personnes, dont Robert, adhèrent au plan, tous acceptent de contribuer au dépôt initial et de contresigner le contrat d'hypothèque. Pierre Bélanger trouve le lieu parfait, à quelques kilomètres de Sudbury, mais le propriétaire change d'idée quand il apprend que les acheteurs sont des « hippies » qui veulent transformer sa terre en commune. Il refuse catégoriquement l'offre des « Communords ».



4La ferme à Earlton

Un peu plus tard, le groupe décide de concrétiser leur plan en achetant une ferme à Earlton. La nouvelle propriété est idéale, une grande maison sur un site enchanteur parsemé de dépendances et traversé par un ruisseau. La terre est argileuse, on pourra donc exploiter un atelier de poterie. Pour un moment, la terre s'arrête de tourner et les jeunes de la nouvelle Coopérative des Artistes du Nouvel-Ontario réalisent tous leurs rêves en même temps. Plusieurs d'entre eux s'installent sur la ferme grâce à une subvention de Perspective jeunesse. Ils offrent des ateliers de création pour les jeunes de la région, mais, en plus, ils profitent de la subvention pour aménager le four des potiers, l'atelier de cuir, la chambre noire, une salle de répétition pour le Théâtre du Nouvel-Ontario, etc. Pierre Bélanger en profite pour acheter quelques bisons qu'il se propose

d'élever, ce qui donne une couleur certaine à cette colonie d'artistes qui élève des bisons dans l'arrière-cour.

Le projet ne fera pas long feu, car la vie en commune et surtout la vie en campagne ne siéent pas à ces jeunes artistes qui ont besoin d'habiter près d'une métropole comme Sudbury, si ce n'est que pour pouvoir fréquenter des filles et pour trouver du travail afin de gagner leur vie. Cependant, l'euphorie et la controverse qui s'en suit (on imagine facilement les tensions qui peuvent se développer entre vingt-quatre artistes investisseurs qui décident de vivre dans les bâtiments qui ont été construits pour une seule famille) forgent une solidarité exceptionnelle parmi le groupe. La commune sera un échec, certes, mais ce sera surtout une épreuve à surmonter. Dans la foulée des discussions viriles, le groupe décide de s'installer à Sudbury dès le printemps 1973. Étant donné que la plupart des mésententes ont porté sur la structure légale de la coopérative, le groupe, fort de son expérience, décide de fonder une série de compagnies à but non lucratif pour encadrer leurs projets : de la naissance des Éditions Prise de parole, du Théâtre du Nouvel-Ontario, de la Slague et éventuellement de la Nuit sur l'étang. Ce sera le début d'une période de coopération sans précédent, ce qui explique que le succès des uns se déteint nécessairement sur les autres.

Théâtre Populaire du Québec

À l'été 1972, pendant que les collègues rénovent la ferme CANO à Earlington, André Paiement, Jean-Paul Gagnon et Robert Paquette acceptent un emploi au Théâtre Populaire du Québec pour animer des ateliers de création et pour donner des spectacles de théâtre et de musique dans les parcs des Laurentides. Le décor est époustouflant ; les trois franco-ontariens travaillent à l'ombre du Mont-Tremblant, couchent dans une roulotte et donnent des spectacles

pour les jeunes vacanciers. Pendant cet été, André et Robert ont l'occasion pour la première fois de faire de la musique ensemble, car même s'ils ont fait partie du même groupe, leur collaboration a toujours été noyée dans l'effort collectif. André en profite pour apprendre tout ce qu'il peut de Robert, car même, si André a décidé de se faire comédien, il s'intéresse particulièrement à la musique. Entre autres, ils collaboreront au prochain spectacle du Théâtre du Nouvel-Ontario, *À mes fils bien-aimés*. Cette création les amènera sur de nouveaux sentiers. André en écrira le texte et Robert l'accompagnera en créant une musique au violoncelle qui s'inspire des classiques et plus particulièrement de Beethoven.

Vers la fin de l'été, le groupe d'Earlton et celui de Montréal se rencontre lors du premier Festival boréal de Sudbury. Ce sera une fin de semaine de retrouvailles, certes, mais aussi l'occasion de faire de nouveaux contacts parmi les artistes anglophones du nord de l'Ontario. Un vrai rêve *Trip Peace and Love*, Robert présente son nouveau spectacle et les artistes de la ferme vendent leurs produits d'artisanat.

À mes fils bien-aimés

André Paiement rentre à Earlton avec Michaël Gallagher et Daniel Jacques pour les répétitions de la nouvelle pièce pendant que Robert écrit la musique. La pièce connaît un succès d'estime, mais étant donnée son thème dramatique et même tragique, elle est difficile à vendre dans le Nouvel-Ontario. Après une trop brève tournée, les comédiens se retrouvent sans travail et sans revenus : ils doivent quitter Earlton, pour éventuellement rentrer à Sudbury au printemps de 1972. Mais, entretemps, ils s'installent à Sturgeon Falls où les séquelles de la grève des étudiants rendent la vie intéressante, c'est à ce moment-là qu'André et Rachel Paiement font la connaissance de Dave Burt qui joue alors dans un orchestre commercial qui tourne dans les

salons-bars de l'Ontario. Ce sera le début d'une longue collaboration qui aboutira à la fondation du groupe CANO, mais pour le moment André se limite à convaincre Rachel de se joindre au Théâtre du Nouvel-Ontario et Dave de l'aider à composer la musique de sa nouvelle pièce : *La Vie et les temps de Médéric Boileau*. Pour André Paiement, la musique est une partie intégrante d'un tout : et il a tendance à s'adjoindre des collaborateurs comme Robert Paquette et Dave Burt pour atteindre ses objectifs ambitieux.

À la ville comme à la campagne

Pour sa part, Robert Paquette rentre directement à Sudbury à l'automne 1972 où il réussit à décrocher un emploi de professeur au Sudbury High-School. Cet emploi lui permet de louer une grande maison de ferme près du centre-ville de Sudbury. Donc lui-même, Pierre Germain et Donald Laframboise, les deux autres musiciens de son groupe vivent en commune dans cette maison de ferme jusqu'à leur déménagement à Montréal. L'endroit est magnifique, la maison est construite en retrait du boulevard LaSalle, un ruisseau traverse la propriété et le petit pont qui l'enjambe donne accès au terroir de la propriété. C'est l'endroit par excellence pour la création, tellement calme qu'on a l'impression de vivre en campagne tout en étant à deux pas de la ville. À cette période de sa vie, Robert est particulièrement serein. Tous les jours, il fait de la méditation pour améliorer sa concentration, des vocalises pour développer sa voix et des exercices de guitare pour développer son doigté. Il écrit beaucoup et son spectacle commence à prendre forme. On est à la fin de l'époque du Rock and Roll et au début du Heavy Rock (Chicago, Alice Cooper, Pink Floyd, etc.), mais c'est aussi l'heure du folk rock américain, *Harvest* (1972) de Neil Young, *Mud Slid and the Blue Horizon* (1972) de James Taylor, *Teaser and The Firecat* (1972) de Cat Steven. Cette musique est plus intimiste, le texte y tient une place plus importante. Enfin, elle est plus

proche de la tradition des chansons à textes françaises et québécoises que de la chanson des grands groupes de rock de l'époque. On sent que Robert a laissé derrière lui la tradition rock du groupe Riot pour se recentrer sur le folk rock et sur la nouvelle musique québécoise.



Première Nuit sur l'étang

À l'hiver 1973, Gaston Tremblay, est chargé par les organisateurs du congrès Franco-Parole, un événement à saveur politique locale, de monter un spectacle de fermeture pour clore le congrès. Un seul critère, le spectacle doit-être « franco-ontarien », ce qui est nouveau. On lui accorde moins d'un mois et moins de 1 000 \$ pour organiser le tout. Aux situations critiques, des solutions pratiques. Une décision de limiter les cachets à 15 \$ par personne qui monte sur scène s'impose, ce qui pour les membres de la Coopérative n'est pas un problème. Robert Paquette accepte de présenter son spectacle, mais André Paiement n'est pas prêt, il offre plutôt de s'occuper du côté technique. Il en profite pour vendre le spectacle de sa sœur Rachel Paiement qui chante alors avec Jean Saint-Louis, l'organisateur de la grève des étudiants de Sturgeon Falls. Pierre Germain, l'animateur de la troupe universitaire, promet que la nouvelle pièce des étudiants sera prête à temps. En fait, la plus grande partie de la programmation s'organise entre les

membres de la Coopérative. De plus, l'équipement de son de Robert Paquette et le système d'éclairage du Théâtre du Nouvel-Ontario sont mis à contribution, gratis évidemment, voilà qui n'est pas cher et très peu compliqué à organiser.

La mise en scène, du moins les grands principes qui ont animé la soirée, est de Fernand Dorais, un jésuite qui enseigne le français, et qui, de surcroît, est membre de la Coopérative des artistes. C'est lui qui suggère d'organiser un spectacle qui durera toute la nuit et de faire des efforts supplémentaires pour attirer des étudiants de toutes les régions pour que la nuit devienne la Mecque de la création franco-ontarienne. À la dernière minute, il rassemble les artistes sur le plateau et leur suggère de laisser le confort des coulisses pour s'installer dans la salle avec les spectateurs. Il demande à Robert Paquette de se cacher derrière le rideau et de lancer le spectacle avec un grand roulement de timbales.

Au son des timbales, tous les artistes de la soirée quittent leur banc et prennent possession de la scène, pour faire à leur public un salut collectif. Geste symbolique, certes, mais d'une symbolique lourde de conséquences, car c'est ainsi qu'a été créé l'espace scénique qui deviendra le lieu de consécration des musiciens franco-ontariens. Fernand Dorais, qui était en quelque sorte le maître à penser du groupe, n'intervient pas souvent, mais lorsqu'il le fait son action est structurante.

Robert et amis au Comité interrégional

Au printemps de la même année, en 1973, Robert aura la chance de présenter son spectacle à la réunion régionale du CIDC, le Conseil interprovincial de la diffusion culturelle, qui se tenait à Sudbury. Les délégués présents décident alors de l'inviter à jouer au congrès national de Québec. Une Franco-Ontarienne de l'est de l'Ontario, madame Mariette Roy-Lalande, est

tellement impressionnée qu'elle demande à Robert s'il est disponible pour une tournée. Elle lui recommande de s'embaucher un agent, pour négocier les conditions, les détails, etc., mais elle se laisse emporter par son enthousiasme et fait le démarchage elle-même. Cette dame qui a une réputation d'esthète et de grand mécène des arts réussit à placer le plus gros d'une tournée pancanadienne de quarante-cinq spectacles. Elle coordonne la vente des spectacles avec Robert et ils décident tous deux d'arrimer la tournée avec la date prévue de la sortie du nouveau disque *Dépêche-toi Soleil*. Cette bonne coordination facilite l'embauche du gérant et la signature du contrat de disque avec Échanson. Un disque, un gérant et une tournée nationale, c'est une chance inouïe pour un jeune artiste qui s'apprête à lancer sa carrière musicale.



Dépêche-toi soleil

Après la première *Nuit sur l'étang*, Robert continue de roder son spectacle. Il est maintenant convaincu que le temps d'enregistrer un disque est venu, fait le tour des maisons de disques basées à Toronto comme Capitol, EMI, True North records, etc. En fait, cinq compagnies s'intéressent à lui et lui proposent un contrat standard, tout à fait honnête, mais ces maisons prennent artistes sous leurs ailes, ce qui leur laisse très peu de libertés artistiques. Il n'arrive pas à

accepter ces conditions, car pour lui il est terriblement important de contrôler toutes les étapes de la production de son disque.

À l'été de 1973, Bertrand Gosselin et Jim Corcoran descendent de Montréal pour participer au Northern Lights Festival Boréal. Leur présence est normale étant donné que Jim est anglophone et Bertrand francophone. Pour eux, le festival de Sudbury est une extension de l'expérience qu'ils vivent dans l'intimité de leur groupe de musique. Ce sont eux qui introduisent Robert à l'industrie du disque marginal qui se développe depuis un certain temps à Montréal. Les Québécois, qui se sentent différents des Américains, s'organisent en parallèle de la grosse industrie du disque nord-américaine. Les conditions financières sont à peu près les mêmes, mais Échanson lui offre une liberté artistique qui somme toute ressemble au fonctionnement qu'il connaît dans la Coopérative des Artistes du Nouvel-Ontario.

Robert, Pierre et Donald quittent Sudbury pour Montréal ; ils prévoient d'être absents de Sudbury pour quelques semaines, le temps d'enregistrer le disque « live off the floor ». Au début, ils espèrent faire du camping à Longueuil, mais cela s'avère impossible, car les sessions d'enregistrement prennent beaucoup plus de temps que prévu ; leurs « chambres » temporaires sont remplacées par un appartement au coin de la rue Rachel et Saint-André grâce à une violoniste, Josée-Anne Roy, une jeune musicienne rencontrée pendant les sessions d'enregistrement. Au fil des contrats, des rencontres avec les impresarios et des entrevues avec la presse, il devient de plus en plus évident pour Robert que l'industrie du spectacle est basée à Montréal et que pour réussir, il est préférable de demeurer au centre de l'action. La décision de s'installer à Montréal en permanence ne se prendra donc pas subitement, mais ce sera plutôt une conséquence d'une série de petites décisions prises pour régler des questions de logistique.

Deuxième Nuit 1974



La première Nuit sur l'étang fut une affaire intime, mais un succès d'estime. La nouvelle de la réussite du spectacle se propage à travers la province à un tel rythme que les organisateurs prennent la décision qui s'impose dès le mois d'août 1973. Ils décident de relancer la Nuit au printemps suivant, en 1974. Cette fois, il y a suffisamment de temps pour organiser un réseau de distribution de billets tout l'Ontario. Des autobus s'organisent à Hearst, dans le Tri-Town, dans l'Ouest-Nipissing, à Ottawa, à Toronto et du Sault-Sainte-Marie. La programmation est plus équilibrée, le théâtre et les poètes sont mieux représentés. À cette occasion, André Paiement présente sa chanson *Dimanche après-midi* et il convainc Marcel Aymar de chanter une chanson originale, un blues acadien, *Diamant d'océans*. Malgré la qualité de leur prestation musicale, on sent qu'André n'est pas tout à fait à l'aise et que Marcel est un peu gêné ; en fait, ils en sont à leur premier pas, mais ils réussissent tout de même à passer la rampe grâce à l'authenticité de leur matériel. C'est de bon augure, car deux ans plus tard ils lanceront le groupe CANO.

Pour sa part, Robert est plus que prêt, il présente en primeur le spectacle qu'il a préparé sa tournée nationale et, il est en mesure d'inviter tous les spectateurs au lancement de son premier disque qui est prévu pour la fin du mois.

Lancement du disque *Dépêche-toi soleil*



Le grand ami et collaborateur de Robert, Claude Belcourt, organise un grand lancement pour le premier album de Robert au Club Alouette Club Alouette en mars 1974, quelques semaines après la deuxième Nuit sur l'étang. Le Tout-Sudbury accourt, le producteur du disque et le président de la compagnie sont présents. Les médias de Sudbury sont en coulisse, les musiciens en grande forme et la foule est gagnée d'avance.

Le disque ne pourrait être plus franco-ontarien, de là l'impact qu'il aura sur le milieu artistique du Nouvel-Ontario, et ce, sans parler de la bonne réception au Québec. Sur la couverture de la pochette, une peinture de Raymond Simond où l'on retrouve les instruments des musiciens et, à l'intérieur, des photos de la ferme CANO présent par Michael Gallagher. L'album s'ouvre et se referme sur une petite tune intitulée Salut Pierre qui est un genre d'hymne à l'amitié, le thème qui traverse l'album d'un bord à l'autre. En plus des deux chansons qu'il a écrites pour le théâtre, on y entend sept nouvelles compositions tous aussi différentes les unes que les autres. Ce qui fait l'unité du microsillon, c'est son ton, un son cristallin et une certaine sérénité s'en dégagent.

Le lancement de ce premier disque franco-ontarien, la tournée nationale de Robert, le succès du disque, la présence de Robert à plusieurs émissions de télévision et ses prestations en Europe sont une source de grande fierté pour les Sudburois et tous les Franco-Ontariens.

La Superfrancofête

La Superfrancofête est un des premiers grands événements extérieurs à Québec. Des artistes du monde entier participent, plus de 100 000 personnes assistent au spectacle sur les plaines d'Abraham au mois d'août 1974. Plusieurs artistes du Canada sont invités et le spectacle de Robert Paquette est très bien accueilli. Robert a été très habile, il a su tirer avantage de sa prestation à la Superfrancofête pour promouvoir sa carrière. Après la grande fête, pendant que les autres artistes canadiens rentrent à la maison, il joue pendant une semaine dans le cabaret du petit Champlain en soirée, et dans d'autres bistrots du Vieux-Québec pendant la journée.

François Lemieux enseigne dans les écoles primaires de la région du North-Shore depuis l'automne de 1969 et on lui confie la responsabilité d'introduire les étudiants à la musique et la chanson folkloriques. Il devient un genre de professeur-troubadour qui enseigne le matin et qui fait la tournée des cours de musique l'après-midi. François dit volontiers qu'il aime bien faire de la musique, mais il ajoute toujours « *But it's not a reason to quit your day job* ». Donc parallèlement à sa carrière musicale, il sera enseignant, bûcheron, fermier, mineur, et hôtelier. Son approche est donc différente de celle de Robert qui s'y consacre entièrement ou encore de celle d'André qui poursuit parallèlement une carrière théâtrale. Néanmoins, dix ans après leur première prestation les trois musiciens du vestiaire de hockey du Collège du Sacré-Cœur se retrouvent enfin sur la même scène. François, comme toujours, entre en scène comme un taureau

dans une arène. C'est une énergie pure qui carbure à même un petit flasque de Ti-blanc qu'il le suit partout. Il n'y a rien de subtil dans son message :

Trois-quatre claques, sur le bord du shack
On va t'avoir, on va t'avoir
Un saint si-croche de *time* à soir.

Ce qu'il propose est simple, de la grosse musique, du folklore, de la danse : c'est la meilleure recette pour oublier la dure réalité de la vie. Pour lui, La Nuit sur l'étang, ce sont ses vacances musicales annuelles, le reste de l'année il travaille fort. D'ailleurs, son meilleur moment est lorsqu'il chantera cette même chanson devant une foule de plus de 100 000 personnes à la Superfrancofête de Québec. Tous les autres artistes sont appuyés par un groupe musical, mais Frank a su faire danser la grande foule, seul avec sa chanson et sa guitare.

Le spectacle d'André Paiement et Marcel Aymar suscitera une controverse, car André a décidé de chanter une chanson grivoise et même vulgaire. Cet épisode est surprenant quand on sait l'expérience qu'André a déjà accumulée tout au long de sa carrière non seulement comme comédien et musicien, mais comme directeur artistique du Théâtre du Nouvel-Ontario, une troupe qui a depuis un certain temps ses entrées dans toutes les écoles secondaires du Nouvel-Ontario. L'expérience de la Superfrancofête a donc été pour lui contreproductive.

Faithful friends, Entre nous, Voix et image

En 1975, Robert Paquette prend le temps d'aider deux de ses amis à produire leur premier album. Il appuie Jacko Chartrand en acceptant de chanter sur trois pistes de son album *Faithful Friends* et il participe avec François Lemieux à un album collectif intitulé *Entre nous*, parrainé par l'Office de la télécommunication éducative de l'Ontario pour la série *Voix et Image*. C'est

René Brodeur, l'ancien metteur en scène du Collège du Sacré-Cœur, qui assure la mise en scène de la série, et, chaque fois qu'il le peut, il embauche ses anciens étudiants, ce qui est une chance inouïe pour les jeunes musiciens. Plus particulièrement, l'Office confie la responsabilité de la direction musicale et de la supervision du mixage des pistes. Par ailleurs, la renommée de Robert est désormais nationale et il présente son premier spectacle au Centre national des Arts d'Ottawa, il entreprend une tournée du Québec et du Canada ainsi que deux tournées des États-Unis où il aura l'occasion de jouer à Carnegie Hall.

Et pour conclure

Ses années de tournée dans le Nouvel-Ontario avec les Chats Huteurs et le Marketville Riot, sa participation aux compétitions de Jeunesse oblige, du festival Sears, du festival de Granby, sa participation à *Moé j'viens du Nord*, aux deux premières Nuits, à *Toc-toc partout* sont tous des événements qui ont conduit Robert au seuil d'une carrière professionnelle enviable. Plus que d'autres, il a su gérer à son avantage sa participation à tous ces événements en commençant par le premier principe de marketing du produit d'un artiste : le don de soi. Robert a toujours été généreux envers son public, ses collaborateurs et les administrateurs qui font marcher les boîtes à culture.

Il a continué de se donner, de nous donner le meilleur de lui-même quand on le lui demandait. Le plus beau moment que j'ai vécu grâce à Robert est lorsque j'ai demandé aux artistes invités de créer une nouvelle chanson pour la Nuit. J'étais inquiet, était-ce trop demander trop vite? Mais ce soir-là, Robert est entré en scène et s'est mis à chanter :

Ben dis-nous donc, dis-nous donc, dis-nous donc ton rigodon

Dis-nous donc ton rigodon. Chante-nous donc ton rigodon DÉDÉ...

Inutile de transcrire les paroles, vous les chantez dans votre esprit. Cette chanson m'a ému alors et m'émeut toujours aujourd'hui, car elle est pour moi une capsule témoin de ce qu'était la Nuit sur l'étang, en cette époque où une nouvelle culture fleurissait sous le signe de l'amitié et de la volonté enthousiastes.